Strasbourg, le 12 juin 2019

APERTURA 2018 - 2019

Dénis et jouissance

***Jouissance et déni de la castration chez André Gide***

***Jean-Marie Jadin***

Lorsqu’il m’a été proposé de traiter le sujet bicéphale du déni et de la jouissance, je me suis dit que je ne rencontrerai sans doute aucun problème pour y développer quelques idées, ayant fait plusieurs exposés sur le déni et écrit de nombreuses pages sur la jouissance, surtout au cours et dans la suite du séminaire sur la jouissance, tenu avec Marcel Ritter et quelques autres. Je n’imaginais pas du tout l’extrême difficulté qu’impliquaient mon désir et sans doute le désir des organisateurs d’articuler ces deux concepts de Freud et de Lacan.

Comment les relier en effet ? C’est un problème immense. J’ai d’abord pensé que le déni de la castration était le mécanisme qui conduisait à une certaine jouissance, qui permettait une certaine jouissance, puis la clinique des pervers que j’ai connus m’a plutôt fait penser l’inverse, que  c’est plutôt la jouissance qui amène au déni, d’où le début du titre de l’exposé, « Jouissance et déni de la castration… ». Le déni serait-il second ? En fait, on ne sait *a priori* pas dans quel sens prendre ce pont-là. C’est un pont problématique. J’ai envie de dire un pont de gêne qui s’est souvent écroulé au cours de mes réflexions. Ce pont est aussi très freudien si l’on se souvient que dans les rêves et les symptômes de la névrose le pont métaphorise souvent l’entrejambe féminin. Malgré leurs aspects très abstraits ces deux concepts ont aussi une assise incarnée.

À l’énoncé du titre proposé il m’a également semblé qu’il m’allait particulièrement bien. Je suis né quand eurent lieu les pires horreurs de l’histoire de l’humanité, c’est-à-dire au moment d’Auschwitz, et je n’avais pas loin de deux ans quand les bombes atomiques détruisirent Hiroshima et Nagasaki. Mes premiers souvenirs datent de la période qui suivit, et ma jeunesse se déroula pendant les années qu’on a désignées comme les « trente glorieuses ». C’était une époque fabuleuse, une éternelle aurore ; j’avais l’impression que tout le monde était heureux ; on trouvait du travail aisément ; on imaginait que la science allait faire des progrès sans arrêt, qu’un jour on pourrait guérir toutes les maladies, qu’on irait de découverte en découverte, qu’on allait supprimer la pauvreté, que toutes les nations finiraient par s’entendre, et ce malgré la guerre froide. Tu parles !…Toute cette époque était prise dans cette imagination un peu folle qui, de toute évidence, déniait les horreurs antécédentes. L’apparente jouissance dans ce déni ou grâce à ce déni, siégeait surtout dans les rêveries et les croyances. Elle se situait dans le registre imaginaire.

Je ne devais pas grandement adhérer à cette liesse générale, puisque sur les photographies de l’époque je faisais toujours « la gueule ». Je n’avais jamais l’air content et me souviens vaguement avoir ressenti une sorte d’agacement d’origine inconnue. Il faut dire qu’il y avait peut-être une cause à mon visage chagrin, à savoir la naissance d’une petite sœur alors que j’avais deux ans. Lorsqu’elle-même avait deux ans j’avais vu son sexe et pensé, comme cela est classique, qu’il pousserait un peu plus tard. C’était aussi un déni, mais un déni pas tout à fait complet.

Il fut considérablement entamé au cours de ma propre psychanalyse, lorsque j’y vécus une étrange panique en pensant au très profond handicap mental de cette sœur et en me disant que j’allais en tant que médecin devoir m’informer, je ne sais plus pour quelle raison, sur l’éventuel manque de substance dans son cerveau. Il n’y avait aucune nécessité à ce savoir et aucune raison évidente à cette angoisse. C’était de toute évidence une angoisse de castration déplacée et vécue au présent, ce qui signifiait que je ne déniais plus le manque aperçu dans ma petite enfance. Le but de mon déni avait été le maintien d’une jouissance imaginaire de petit garçon roi royalement garçon. Ma « gueule » renfrognée pouvait provenir d’une chute de cette royauté de phallus que je pensais être ou peut-être quand même de la vision, certes non poinçonnée, de la castration féminine qui menaçait plutôt mon avoir, et plus probablement encore des deux, puisque d’une certaine façon la psyché est une énorme condensation. Elle concentre toutes les palinodies de notre esprit, y compris celle de l’être et de l’avoir.

Si nous suivons Freud, la jouissance liée au déni dont nous parlons en psychanalyse ne produit pas quelque chose d’imaginaire, mais des éléments concrets de la réalité ayant par contre, pour les névrosés que nous sommes pour la plupart, une valeur d’imaginaire, tels les bas, les chaussures, les gants, l’étoffe. Ces éléments-là sont glorifiés par ceux qui dénient. Cette réalité-là est de l’ordre de la réalité du fétiche, lequel provient d’un déni du manque de pénis chez la femme. C’est une espèce d’existant négatif comme l’est la lamelle imaginée par Lacan comme représentant de la libido. Curieusement, le fétiche est ce qu’il n’est pas. La chaussure du fétichiste est ce qu’il n’y a pas. Sa jouissance est jouissance de ce qu’il n’y a pas. Et on peut même dire que d’une manière générale la jouissance n’est jamais que celle que l’on suppose ou pose, mais qu’elle n’existe pas. Les philosophes diraient que c’est un concept apophatique. On semble souvent l’oublier.

Pour se rendre compte de l’ampleur et de la force de cette jouissance du fétichiste qu’on pourrait désigner comme périphérique ou latérale par rapport à son épicentre de déni sexuel, il faut avoir entendu, comme moi, un fétichiste qui avait besoin de mettre des gants pour pouvoir honorer sa femme, déclarer avec une conviction tout à fait pathétique que cette habitude plaisait beaucoup à sa conjointe. Incroyable croyance !…Le fétiche était la condition qu’il supposait pour sa jouissance à elle. Un exhibitionniste qui m’a consulté pendant quelques mois lorsque j’étais jeune chef de clinique était persuadé que la seule vue de son pénis faisait instantanément jouir une femme. Après que je lui aie dit qu’il me semblait que ce n’était nullement le cas, sauf peut-être dans une certaine ambiance, il a cessé de s’exhiber puis, peu de temps après, a cessé de venir. C’était sa façon de s’opposer à ma parole. Il a probablement repris sa pratique perverse. Le fétiche est apparemment impérissable.

Si j’évoque la perversion fétichiste, c’est parce que Freud a évoqué la création du fétiche à propos du déni, de la *Verleugnung*, et aussi parce qu’il y a une certaine dose de fétichisme dans toutes les perversions, tout comme chez cet exhibitionniste. Il y a, un peu au moins, toutes les perversions du répertoire classique de la clinique chez chaque pervers, et donc du déni dans le sens freudien chez tous, quelle que soit leur spécialité. Je l’illustrerai un peu plus loin.

Donc, comme je l’ai dit, la relation de cause à effet entre le déni et la jouissance ne va sans doute pas dans le sens que l’on imagine de prime abord. Je crois que ce n’est pas le déni qui engendre ou détermine la jouissance, mais la jouissance, une certaine jouissance, une jouissance ayant le sens de l’outrance, du dépassement, du forçage, qui cause le déni de la castration et donc le déni de la différence des sexes, déni qui n’est en aucun cas une simple ignorance. Cette jouissance causale dénie la castration parce qu’elle empêche l’enfant d’évoluer et de quitter une certaine position libidinale pour aller vers la suivante. Elle fige le mouvement évolutif de la libido.

Au départ les pervers jouissent de la jouissance d’un Autre qui jouit d’eux, et qu’ils portent ou incarnent ensuite et dont ils sont comme pétrifiés. Il en va ainsi pour André Gide, qui était non seulement un grand écrivain, prix Nobel de littérature en 1947, mais aussi un pédophile impénitent avec de jeunes garçons, et ce jusque dans son grand âge. Avec eux il voulait sans doute se débarrasser d’une certaine jouissance en ayant du plaisir. Ayant lu toute son œuvre, sa correspondance et le corpus des commentateurs il y a trente-cinq ans, je fais régulièrement, obsessionnellement, appel à lui quand j’en ai besoin.

Avant de soutenir qu’il déniait la castration féminine, il faut remarquer qu’il déniait aussi certains aspects de la réalité, sans pourtant les forclore comme le psychotique. Ainsi, il a perdu son père alors qu’il avait dix ans. Celui-ci était décédé des suites d’une tuberculose intestinale. Gide a écrit qu’il avait refusé la réalité de cette mort. Il ne pouvait croire qu’il était mort. Il évoque ce déni dans *Si le grain ne meurt*: « Après la mort de mon père […], n’allai-je pas m’imaginer qu’il n’était pas mort pour de vrai ! Ou du moins […] qu’il n’était mort qu’à notre vie ouverte et diurne, mais que, de nuit, secrètement, alors que je dormais, il venait retrouver ma mère. » Il était seulement absent à ses yeux, mais présent quelque part. En outre l’enfant Gide pensait qu’il y avait une autre réalité derrière la réalité apparente. Et cela bien avant le décès de son père puisqu’il rapporte qu’à l’âge de huit ans il avait été réveillé pendant la nuit et avait découvert un bal costumé chez lui. Il y avait vu sa mère mais n’avait pas été sûr qu’il s’était bien agi d’elle, d’elle réellement. « Il y a la réalité [dit-il] et il y a les rêves ; et puis il y a une seconde réalité ». Ce déni-là de la réalité illustre au mieux le « Je sais bien, mais quand même » d’Octave Mannoni. Ce n’était pas, ce n’était pas encore, le déni de la castration.

Il est important de noter que c’était une disposition très ancienne et très générale de Gide, et que le déni de la castration qu’on peut lui supposer est plutôt un cas particulier d’un déni général, qu’il est situé au sein d’un déni de la réalité plus vaste, un déni où toute la perception est supposée siéger et semble même n’être que dans les yeux. D’où l’idée saugrenue qu’il a eu que l’on pouvait accéder à l’autre réalité en se crevant les yeux. Gide ne croit pas en ce qu’il voit. Il n’y croit pas chroniquement et pas seulement ponctuellement comme Freud sur l’Acropole. Gide est en permanence un ultra-Saint-Thomas. Il refuse le « *wahr* » de la « *Wahrnehmung* », le « vrai » de la « perception » que la langue allemande donne à entendre. Il voit, mais ce qu’il voit n’est pour son entendement pas vrai pour autant. L’autre réalité, celle qui serait vraie, est toute proche, de l’autre côté d’une porte. Et il écrit que tout comme un chat, il ne serait pas du tout étonné qu’en ouvrant une porte de sa maison, il tombât par exemple sur la forêt vierge ou sur la mer. On peut noter ce « sur la mer ».

Cet au-delà de la porte mérite un petit commentaire, parce que le thème de la porte est omniprésent dans l’œuvre de Gide. C’est pour cette raison que j’ai demandé à Linette Kuntzel une photographie de portes antiques pour la couverture de mon livre sur Gide. Comme le dirait La Palice la porte est fondamentalement une ouverture qu’on peut fermer, et chez Gide l’au-delà de cette porte a plusieurs fois donné sur quelque chose d’essentiel dans sa structure et qu’il a fétichisé, c’est-à-dire pétrifié. Cette pétrification, cette fétichisation est d’abord ce qui fait valoir l’être au détriment du sens, lequel ne compte pas ou quasiment pas. Et c’est ensuite quelque chose qui donne lieu à des répétitions. Chez Gide ce furent des allusions à ce qu’il a vu tout au long de son œuvre. En raison du symbole du sexe féminin qu’est d’une certaine manière et en général la porte – en médecine on parlait d’éjaculation *ante portas* quand elle avait été plus que précoce- on peut dire que la fétichisation de ce qui est au-delà de la porte dénie la castration *in situ*.

Il y a des dizaines de portes chez Gide, mais trois portes furent essentielles dans sa vie. Elles se rattachent à un événement majeur, vécu à l’âge de 13 ans et un mois. Il a eu lieu à Rouen fin décembre 1882, rue de Lecat, au domicile de son oncle maternel Émile Rondeaux. Pour une raison obscure Gide revient vers la maison qu’il vient de quitter. Il y entre et va passer devant trois portes à trois étages successifs. Au premier étage – en réalité le rez-de-chaussée - il passe devant la porte fermée du bureau de son oncle, qui est absent.

Au deuxième étage, la chambre de sa jolie tante Mathilde est éclairée et il l’aperçoit par la porte entrouverte en proie à des vapeurs, on ne sait comment, que Gide attribue à l’attente de son amant – il est vrai qu’elle en avait un. Cette tante Mathilde a joué un grand rôle parce qu’elle l’a un jour troublé en le caressant sous sa chemise. Il ne fera plus tard que répéter ou imiter ce geste avec des jeunes garçons. Et en particulier au cours de son voyage de noces en Tunisie où dans un train, penché par la fenêtre du compartiment, il a caressé les bras de jeunes garçons qui se trouvaient dans le compartiment voisin. Son évocation est très célèbre : « […] et je goûtais de suppliciantes délices à palper ce qu’il offrait à ma caresse de duveteuse chair ambrée […]. » Un point à souligner à propos de la porte du deuxième étage : Gide se disait horrifié par la présence auprès de la mère adultère de deux de ses enfants. Il trouvait terrible qu’elle les mêlât à sa jouissance. Quelle singulière épouvante chez un pédophile !

Pour ne pas être vu il passe très vite son chemin et monte au troisième étage où, après avoir frappé, il ouvre la porte et entre dans la chambre de sa cousine bien-aimée Madeleine, l’aînée des six enfants du couple. Elle est en larmes, agenouillée contre son lit. Il ressent un intime et intense frissonnement, qu’il nomme « *Schaudern* », terme qui vient de Goethe et de Schopenhauer. « On eût dit que s’ouvrait brusquement l’écluse particulière de je ne sais quelle mer intérieure inconnue dont le flot s’engouffrait démesurément dans mon cœur. » Il s’agit effectivement d’une soudaine identification à une mère maternelle intérieure ; Catherine Millot a écrit que Gide était, entre autres, identifié à deux mères, et à sa propre mère et à sa tante Mathilde. Il décide de s’offrir totalement à cette jeune fille qui est à deux mois de ses 16 ans. Il en donne la plus explicite version dans son roman *La porte étroite*. « Ivre d’amour, de pitié, d’un indistinct mélange d’enthousiasme, d’abnégation, de vertu, j’en appelais à Dieu de toutes mes forces, et m’offrais, ne concevant plus d’autre but à ma vie que d’abriter cette enfant contre la peur, contre le mal, contre la vie. » Il l’épousera plus tard et lui offrira une vie d’enfer. Pérennisation d’un moment, cette scène du troisième étage a été fétichisée elle aussi, fixée, immobilisée, tout comme celles du premier et du deuxième étage.

Comme conséquences de ces fixations, il y a d’abord l’importance déjà citée du thème de la porte. Mais il y a aussi dans le destin de Gide trois franchissements qui sont comme des franchissements du seuil d’une porte au moyen d’un agir, comme des échos de concrétisation de ce qui s’était passé rue de Lecat. Il y eut en premier lieu en 1893 le franchissement du passage à la pédophilie dans les sables tunisiens avec Ali, un jeune guide de 14 ans. Gide parle de « seuil » à propos de ce passage à l’acte. Et en contrepoint il s’est lui-même fétichisé dans l’âge qu’il avait au moment de cette aventure de la rue Lecat. Il a des jeux sexuels avec des garçons qui ne sont d’une certaine façon que lui-même tel qu’il fût, éternisé au moment où il passait devant la porte de sa tante Mathilde et où il franchissait la porte de Madeleine. En 1895, il se mariait avec Madeleine. Ce fut le second franchissement. C’était un retour palingénésique de ce qui s’était passé au troisième étage.

Le troisième franchissement, qui concerne le premier étage, eut lieu beaucoup plus tard. Il s’agit également d’une identification, mais cette fois-ci à un père, non pas à l’oncle Émile Rondeaux, mais à Élie Allégret, le pasteur devenu une espèce de tuteur après la mort de son père. Lorsqu’André Gide a eu 18 ans Élie Allégret l’avait emmené à Londres. Au cours de ce voyage son tuteur s’était rendu en Écosse. Lorsque Gide a eu 48 ans et demi, qui avait très précisément été l’âge de son père à son décès, il est parti en Angleterre avec son jeune amant, Marc Allégret, qui avait justement 18 ans. C’était un nouveau franchissement. Il s’était mis dans la position du père Allégret et un peu de son propre père. Au cours de ce voyage il fit également un saut en Écosse comme pour compléter l’identification. Dans *La symphonie pastorale* un pasteur pénètre dans la chambre de Gertrude, jeune fille aveugle. Il est dans la position du jeune André Gide quand il avait pénétré dans la chambre de sa cousine. On trouve dans son œuvre beaucoup de transpositions des trois phases de l’épisode de la rue de Lecat. Le pasteur Allégret était missionnaire. Gide allait suivre son chemin au cours de son voyage en Afrique, accompagné du jeune Allégret.

On peut noter que son voyage en Angleterre était projeté pour le 18 juin 1918, mais il fut retardé d’un jour pour une raison tout à fait contingente. Toute l’aventure de la rue de Lecat donna également lieu à une sorte de fétichisme arithmétique. Il avait alors 13 ans et sa pédophilie allait l’orienter vers des garçons âgés en moyenne de 12 à 14 ans. Madeleine avait alors 16 ans, il allait s’intéresser à Marc Allégret lorsque celui-ci eut 16 ans ; et de même qu’il allait être attiré par Elisabeth Van Rysselberghe, la fille du peintre, dont il aura une fille, quand elle eut 16 ans également. J’ai fait un jour un exposé sur Gide que j’ai intitulé « André Gide 13,16, 18. Un calcul du désir ». Il eût fallu mettre « Un calcul de la jouissance ».

À propos de cette jouissance, que je suppose fétichiste ou « fétichisante », on pourrait parler de cristallisation. Des idées analogues évoqueraient l’engluement, la gélification, la pétrification. Tous ces termes correspondent à des degrés dans l’immobilisation d’un liquide épais. Ils préparent l’être de mon très vieil ami Parménide. Dans la structure perverse et comme je l’ai déjà dit, l’être prévaut largement sur le sens dans la célèbre alternative décelée par Lacan. On peut dire que le déni pervers est l’hégémonie de l’être au détriment du sens. Cristallisation, engluement, fixation seraient des attributs descriptifs qu’on pourrait ajouter à cette mystérieuse jouissance vers laquelle convergent par ailleurs les termes de forçage, d’abus, de dépassement, d’outrance, d’exagération, de défi, de prise de risque, d’exploit, termes que l’idée de contrainte imposée ou subie résume bien. L’idée d’une cristallisation m’est venue un jour à propos de la rédaction de l’*Esquisse* par Freud. En raison de l’agitation intellectuelle et parce que certains termes et certaines phrases de cette *Esquisse* de 1895peuvent être retrouvés quasiment à l‘identique dans ses textes métapsychologiques ultérieurs, et même dans *l’Abrégé de psychanalyse* de 1938, j’ai pensé qu’il y avait eu chez Freud comme une cristallisation d’une jouissance intellectuelle. La fétichisation ne concerne donc pas seulement la perversion. Comme Freud, nous avons tous des fétichisations. Celles de Gide ont abouti à des actes, mais aussi à des répétitions d’images, de mots et de chiffres. Alors on peut se demander de façon générale : qu’est-ce qui est fétichisé dans une fétichisation ?

Je crois qu’il s’agit en premier lieu de tous les éléments qui constituent ce que Freud a désigné comme « *Wortvorstellung* » - « représentation de mot » - et qui est une structure fermée et limitée contenant des éléments sonores et visuels, mais aussi kinesthésiques et tactiles. Ils y sont toujours pris dans leurs aspects concrets. Ainsi, la fameuse brillance sur le nez rapportée par Freud est fondée sur une collusion entre le sonore et le visuel, puisque le patient a transformé un « *glance at my nose* » anglais entendu dans l’enfance, « regarde mon nez », en un « *Glanz auf der Nase* » allemand à l’âge adulte, la vision d’une brillance sur le nez.

Mais Gide va beaucoup plus loin que le mot, même si le mot y est nettement concerné. Il déborde vers les éléments qui constituent la représentation de chose – *Sachvorstellung*. Chez lui la fétichisation entame l’agir, le mouvement, l’*acting-out*, les pérégrinations, le geste, voire la geste, et encore au-delà, puisqu’elle donne lieu à d’autres formes, plus classiques, de fétichisation. Il y a par exemple le binôme « pieds nus » qu’on retrouve partout dans ses écrits. Là nous sommes dans une fétichisation latérale et classique, à l’instar de la chaussure, du bas ou du velours, ou encore du gant, comme je l’ai rapporté au départ.

On peut remarquer que la chaussure est « fétichisable » tout autant que le pied. Il s’agit de la même distanciation métonymique par rapport au sexe féminin. Une enveloppe vaut ce qu’elle entoure grâce à une mise en équivalence métonymique du contenu et du contenant qui lui est contigu. Le déni de la castration du pervers se sert de la métonymie qui selon Lacan vire la jouissance de signifiant en signifiant sans perte aucune. Ce qui bien sûr ne veut pas dire que tous ceux qui sont plutôt métonymiques sont des pervers. Le déni implique un arrêt dans le déplacement et une fixation sur quelque chose qui est considéré comme équivalent au pénis féminin.

Il y a chez Gide une autre fétichisation, étonnante et célèbre grâce au commentaire de Lacan : il s’agit de la lettre dans le sens de la missive. Lorsque Gide est parti en Angleterre avec Marc Allégret, Madeleine Gide a brûlé toutes les lettres qu’il lui avait adressées depuis leur enfance. André Gide vécut cela comme le meurtre de leur enfant. Lacan a évoqué leur « nature de fétiche ». Cette destruction fut pire qu’un simple deuil. La vie de Gide perdit le peu de sens qu’elle avait encore. Lacan écrit : « Dès lors, le gémissement d’André Gide, celui d’une femelle de primate frappée au ventre, et où il brame l’arrachement de ce redoublement de lui-même qu’étaient ses lettres, et ce pourquoi il les appelle son enfant, ne peut apparaître que remplir exactement la béance que l’acte de la femme a voulu ouvrir dans son être, en la creusant longuement l’une après l’autre des lettres jetées au feu de son âme flambante. » Ces phrases moqueuses autant que poétiques précisent mieux que les concepts ce qu’est un fétiche pour le pervers. Le fétiche est son être.

Revenons au fétiche-voile. Gide aime s’envelopper. Il y a chez lui quelque chose du travesti. Parmi ceux qui l’ont connu, nombreux sont ceux qui ont décrit sa façon un peu féminine de s’habiller et de se mouvoir dans ses vêtements. On trouve l’anecdote la plus cocasse chez son ami Roger Martin du Gard : « Ainsi, j’ai découvert que, pour dormir, il s’affuble d’une sorte de lévite blanche, épaisse, cotonneuse, dont la jupe lui descend jusqu’aux chevilles comme un pagne de boulanger ; et il s’enroule autour de la taille, aussi serrée qu’il peut, comprimant le diaphragme, une large écharpe de trois mètres de long, en soie noire ! Il ressemble à quelque funèbre mamamouchi. » Gide se fait femme pour incarner une femme ayant un pénis. Marcel Czermak a écrit que dans toute perversion on peut noter la présence des deux pôles du fétichisme et du transvestisme.

Dans le premier pôle le pénis ou son équivalent est exhibé, dans le second il est voilé pour mieux le souligner. On ne peut pas dire que Gide ne s’est pas exhibé, même s’il ne l’a pas fait selon le scénario classique de l’exhibitionniste. Il s’est dévoilé dans des textes autobiographiques et dans son journal, il s’est fait l’objet de l’attention littéraire de nombreux amis et des membres de sa famille, il a dévoilé sa pédophilie en 1926 dans *Si le grain ne* *meurt*, et surtout il s’est fait l’objet d’étude du plus célèbre psychiatre de son époque : Jean Delay.

On peut déceler dans ses écrits une certaine tendance à corrompre et à détruire, et cela nous conduit au second pilier de notre portique : la jouissance, qui contient pour le moins un zeste de sadisme et qui est potentiellement mortelle en son essence. Dans le texte qu’il consacre à Gide dans les *Écrits* Lacan met l’accent sur le désir de mort qui se trouve à l’arrière-plan de son amour pour Madeleine. Une telle gravitation de la jouissance autour de la mort, a été soulignée par Freud au milieu de son 5ème chapitre du *Malaise dans la* *civilisation*. La phrase a souvent été citée : « L’homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d’agression aux dépens de son prochain, d’exploiter son travail sans dédommagements, de l’utiliser sexuellement sans son consentement, de s’approprier ses biens, de l’humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. » Le pervers est très nettement sur cette pente de la jouissance appelée mortelle, bien davantage que le névrosé. Ce n’est pas sans raison qu’un proche de Gide a évoqué chez lui un côté « reptilien ». Gide voulait jouir à tout prix, et il a fait une apologie de la jouissance dans *Les nourritures terrestres* qui a curieusement séduit beaucoup de monde.

S’il était pris dans la jouissance, c’est parce qu’on l’y avait mis. Et ce fut d’abord sa mère qui jouissait de lui, dans le sens de de l’exercice constant d’une contrainte corporelle. Il était indéniablement un objet de jouissance de cette mère. Je précise : de la jouissance et non pas de son plaisir. Tout est là, dans cette différence. André Gide ne suscitait apparemment aucun plaisir chez sa mère, ni chez les autres autour de lui, ce qui n’empêchait pas cette mère d’en faire son objet de jouissance. On le considérait comme un enfant laid, manquant de grâce. Sur les photos, sa mère ne manifestait aucun plaisir à être photographiée avec son fils. Il est vrai qu’elle-même n’était pas jolie et possédait quelque chose de terriblement « hommasse ». Elle a d’ailleurs manifesté des penchants homosexuels.

Dans la correspondance entre Gide et sa mère on découvre une mère qui l’abreuve d’incessants conseils et jamais ne produit une phrase traduisant un tant soit peu d’affection. Elle l’a contraint durant toute sa jeunesse. Elle lui a interdit jusqu’à ses 16 ans l’accès de ce lieu hautement symbolique qu’était la bibliothèque paternelle, sous prétexte que certains ouvrages auraient pu le pervertir. Il ne pouvait voyager seul en Bretagne qu’à l’âge de 18 ans, à la condition qu’il se rende tous les deux jours à un point de rendez-vous. André Gide était un enfant complètement assujetti à sa mère. À la mort de son père quand il avait 10 ans il s’était senti livré à sa mère et plus largement à un monde de femmes. Il a écrit : « Et je me sentis soudain, tout enveloppé par cet amour, qui désormais se refermait sur moi. » C’était le forçage d’une jouissance.

Il est vrai que sa mère elle-même était assujettie et ne connaissait probablement pas le désir. Calviniste austère elle était soumise à une grande sœur et à une belle-sœur, et plus lointainement aux fausses valeurs d’une famille d’industriels enrichie par le pillage du tiers-monde, bourgeoise et riche, faussement noble et faussement vertueuse. Si je dis « faussement », c’est parce qu’elle n’était rédimée qu’au moyen de greffes maritales, avec des gens issus de la noblesse ou des femmes calvinistes et soi-disant vertueuses. J’ai évoqué ailleurs une « compénétration familiale d’esprits soumis ». C’était une famille où le désir spontané n’avait pas de place. Juliette Gide s’était mariée à 28 ans avec Paul Gide, âgé de 31 ans, lui-même assujetti à son père qui avait dirigé ses études à la maison jusqu’à son agrégation de droit. C’était un pasteur qui les avait fait se rencontrer.

Cette jouissance, jouissance du corps avant tout puisque jouissance de ses déplacements qui l’immobilisait, n’avait pas son origine chez l’enfant Gide. C’était une jouissance masochique transmise, où il consentait à être colonisé. Je crois qu’une telle jouissance a un effet fétichisant. On peut bien sûr se demander en vertu de quel mécanisme ? C’est là qu’on peut faire l’hypothèse que cette jouissance était surtout jouissance de l’être. Si le sens voyage de signifiant en signifiant, l’être demeure sur place comme Parménide, le père de l’être, nous l’a dit dans son *Poème*. Évoquant l’être il a écrit : « […] il y a des signes en grand nombre indiquant qu’inengendré, il est aussi impérissable ; jamais il n’était ni ne sera, puisqu’il est maintenant, tout entier à la fois, d’un seul tenant ; quelle génération peut-on rechercher pour lui ? Comment, d’où serait venu à croître ? » La phrase est aussi la description de l’essence du fétiche. Tout y est parfait et sans faille.

Il nous faut aussi faire l’hypothèse que la jouissance de la contrainte maternelle immobilise quelque chose, qu’elle immobilise un mouvement, qu’elle est une immobilisation. Il y a deux ans, dans un exposé consacré au clivage du moi dans sa relation avec la division du sujet j’ai fait référence à une idée émise par Roland Chemama. Il a invoqué un manque de mobilité du sujet dans son mouvement sur la topologie de la bande de Möbius. Il en découlerait selon lui une persistance de la non-reconnaissance de la castration sur une face à côté de la reconnaissance de cette castration sur l’autre face. Ce serait une disjonction temporelle provoquée par quelque chose qu’on peut se représenter là aussi comme une viscosité et qui expliquerait le clivage. Et bien je pense qu’on peut attribuer à la coercitive jouissance maternelle ce clivage du moi de Gide. Et c’est peut-être ce clivage qui a engendré son impression d’une réalité cachée derrière la réalité ordinaire et en même temps le maintien de la croyance en un pénis féminin derrière la reconnaissance de la castration.

Il nous faudrait encore explorer davantage la nature de ce ralentissement sous l’effet de la jouissance et ne pas se contenter de la simple constatation. La jouissance dite mortelle provoquerait-elle d’avance quelque chose comme une immobilisation progressive allant vers l’immobilité de la mort ? Il y a de cela dans l’écriture de Gide. Il semble n’avoir écrit sur tout ce qu’il vit qu’en vue d’une lecture posthume. Lacan a insisté sur ce point. Gide vit pour la mort. Son écriture est une toilette funéraire, selon l’expression de Roger Martin du Gard. L’imagerie freudienne permet également d’imaginer une raison à cette immobilisation. Un regard qui se fixe et se maintient loin du sexe, sur la toison, la jambe ou le pied ralentit forcément, puisqu’il lui manque la liberté de se porter vers n’importe quel endroit. Il porte quelque chose de la pétrification qu’engendre l’angoisse, dont les effets ressemblent à ceux de la jouissance.

Vous voyez la consécution des choses que j’imagine. Au départ il y aurait une jouissance d’un Autre, c’est-à-dire une jouissance de la mère, une jouissance que par définition rien de paternel ni d’autre ne vient limiter. Cette jouissance entraînerait une fixation, une gélification, un ralentissement. Celui-ci provoquerait un clivage du moi qui entraînerait une certaine tendance à l’incroyance en la réalité. Et enfin ce dédoublement-là serait ce qui produit un déni de la castration. Je ne suis pas sûr que cela se passe dans cet ordre, parce que la causalité newtonienne classique, que l’on retrouve en médecine, ne marche pas dans le domaine de la psychanalyse. Il y a des corrélations, sans que l’on puisse savoir dans quel sens s’instaurent ces corrélations.

Il y a encore un dernier aspect que j’aimerais aborder. Il s’agit du genre de jouissance concernée. À bien lire Lacan, on pourrait supposer que Gide n’est pas dans la jouissance phallique. Celle-ci porte la castration en son sein puisque elle y est déniée. La jouissance phallique est théoriquement une jouissance liée au signifiant qui compense l’absence de rapport sexuel. Elle est jouissance du bla-bla, jouissance de lalangue.

Je crois que la jouissance du fétiche est quand même un peu de cet ordre-là. Le déni de la castration n’est tout de même pas sa forclusion. Le pervers a vu la différence des sexes ; il a saisi que la femme n’a pas de pénis, mais il n’y croit pas, ce qui veut dire que tout comme le névrosé, il met en place quelque chose qui compense ce manque. Ce fétiche a quand même un fondement langagier, bien que cette nature langagière soit secondairement ravalée à du concret. Il y a quand même une jouissance phallique chez le pervers.

Mais j’ai proposé de commencer la généalogie des jouissances par une jouissance de la mère, une jouissance de l’Autre. C’est une jouissance de contention corporelle, une jouissance rousseauiste de l’éducateur. Je la rapprocherais de la jouissance sadique. Gide s’en laisse pénétrer, comme il se laisse pénétrer sur ce modèle-là par la jouissance d’autres personnes, surtout des femmes. Et c’est ainsi que cette jouissance est devenue une jouissance masochique, où le sujet s’offre à compléter le manque de l’Autre. Cette jouissance devient, on ne sait comment, une jouissance sadique où il offre quelqu’un d’autre à la complétude du grand Autre, en l’occurrence un jeune garçon. Ce caractère d’offrande à l’Autre s’est affiché au cours de sa vie dans une idée incroyable : il aurait voulu que sa femme, Madeleine, lui permette d’emmener des jeunes garçons à la maison.

Vous voyez que les diverses jouissances sont reliées entre elles de façon complexe, et c’est peut-être cela qui pourrait bénéficier de nos réflexions et de nos recherches des uns et des autres.